



FORUM PHILO 2016 : **HERITER, ET APRES ?**

L'héritage, c'est la transmission de quelque chose d'une génération à une autre. Tout héritage comporte trois éléments : celui qui transmet, le donateur; celui qui reçoit, hérite : le légataire; et ce qui est transmis.

- Au sens courant : ce qui est transmis est matériel (mobilier ou immobilier) ou financier. Par l'héritage, les morts transmettent aux vivants ce qu'ils ont acquis dans leur propre vie (éventuellement par héritage). Par l'héritage les parents continuent de s'occuper de leurs enfants après leur mort. La continuité des familles est assurée par l'hérédité biologique et par l'héritage, qui existe depuis les temps les plus anciens : c'est une coutume qui a presque partout dans le monde précédé les lois sur l'héritage, le droit de succession.

Cette coutume de l'héritage est le plus souvent considérée comme légitime, comme "naturelle". Elle est cependant l'objet de critiques sur le plan moral et politique, même quand l'héritage est légal parce qu'hériter c'est recevoir ce qu'on n'a pas mérité, ou parce que l'on considère que l'héritage est en grande partie responsable de la "reproduction sociale" : les enfants sont presque toujours de la même classe sociale que leurs parents. **Marx** et bien d'autres après lui ont dénoncé l'héritage comme un des moyens par lesquels la classe dominante se maintient au pouvoir.

Donc l'héritage peut être considéré comme illégitime selon les principes plutôt "de droite" : "à chacun selon ses mérites" ou "à chacun selon son travail" ; ou selon le principe plutôt "de gauche" : "à chacun selon ses besoins. Mais les lois ne suppriment jamais complètement l'héritage ; elles se contentent de taxer les successions à des taux variables, et d'autant plus fortement que le lien de parenté des héritiers avec le défunt est éloigné.

Des travaux de sociologie récents sur la parenté montrent que les biens transmis par héritage n'ont pas tous une valeur marchande : photos, objets sans valeur matérielle mais à forte valeur affective et mémorielle. Il faut aussi s'intéresser à la transmission du nom de famille qui, dans la plupart des pays d'Europe, se transmet en ligne masculine. En France une réforme de 2001 visant l'égalité de droit entre les sexes essaie de modifier cette tradition.

- Au sens figuré ou par métaphore : ce qui est transmis comme par succession. Par exemple la transmission d'un trait de caractère à son enfant, la transmission de valeurs ou de croyances aux générations suivantes. On peut hériter sans lien de parenté : le continuateur d'un écrivain, d'un artiste est son héritier spirituel. En un sens plus large, on parlera de l'héritage culturel d'une nation : son histoire, ses mythes , ses monuments, sa gastronomie. En donnant enfin au mot son extension maximale, les sciences, les arts , la philosophie , les religions constituent l'héritage culturel de l'humanité.

La notion d'héritage étant ainsi cernée, on peut poser les questions suivantes :

- Faut-il transmettre ? amasser pour transmettre aux générations suivantes, ou dilapider de son vivant sans préoccupation du futur ?

- Est-il bon d'hériter ? Faut-il se soumettre aux valeurs, coutumes, connaissances léguées par nos prédécesseurs ?

- Que faut-il transmettre ?

- Comment transmettre ?

A - Pour les sociétés traditionnelles, pour la civilisation occidentale jusqu'à la Renaissance, la question du bien-fondé de l'héritage ne se pose pas : les sociétés fonctionnent sur le principe même de la tradition et de l'héritage culturel de génération en génération. Toute société étant faite de vivants qui naissent et meurent, il faut assurer sa reproduction culturelle en procurant aux nouveaux venus les clefs et codes de l'univers dans lequel ils entrent. Cela se fait par l'inculcation d'une tradition, c'est-à-dire, au sens primordial et religieux du terme, l'obéissance à des modèles réputés fondateurs, la reconduction impérative d'un ordre posé à l'origine et destiné à se perpétuer à l'identique au travers du renouvellement des générations. "Dans le cadre d'un tel assujettissement à la loi du passé, l'éducation tend à se confondre avec la transmission d'un legs intangible en lui-même, indifférent à la particularité individuelle de ses incarnateurs successifs dont le seul problème est de se montrer à la hauteur de ceux qui les ont précédés" **M. Gauchet**, *Transmettre, apprendre*.

Ce qui se transmet ainsi, outre l'identité collective, c'est l'identité généalogique : le nom et le rang, le statut héréditaire dans la société, inséparable d'un état ou d'un métier exercé "de père en fils". La transmission de tous les instants dans la vie sociale envers les enfants et jeunes concerne les usages sociaux, la civilité, les croyances et connaissances de tous ordres, relatives au milieu naturel et à l'univers surnaturel. Deux modalités fondamentales de la transmission : une transmission spontanée par immersion dans l'environnement culturel, et une transmission expresse passant par l'école quand apparaît l'écriture.

Dans cette perspective les seules questions sont donc : que peut-on transmettre ? et comment ? Ainsi **Platon** dans le *Ménon* pose la question suivante : la vertu peut-elle s'enseigner ? et propose dans *La République* un vaste programme d'enseignement pour les futurs gouvernants-philosophes.

Si l'héritage du passé détient une force contraignante dans ces sociétés de la tradition, c'est qu'il est investi d'une force surnaturelle : la dimension religieuse est essentielle. Quand les choses ont commencé à changer, avec l'Humanisme, **Pascal**, dans sa *Préface au Traité du vide*, critique le respect excessif qu'on accorde aux anciens : il distingue les domaines où leur autorité doit être suivie, là où le savoir se trouve dans les livres et spécialement en théologie, et ceux qui relèvent du raisonnement et de l'expérience, où l'on doit s'affranchir de leur autorité. C'est ainsi que l'humanité peut progresser; nous devons prendre les inventions qu'ils nous ont léguées comme "moyens et non fins de notre étude, et ainsi tâcher de les surpasser en les imitant". C'est ainsi que "toute la suite des hommes pendant le cours de tous les siècles doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement". "Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses"; le progrès n'est possible que si on ose dépasser ce qu'ils nous ont légué.

B - Avec les **Temps modernes**, période allant du XVI^{ème} au XVIII^{ème} siècle, la mise en question de l'héritage culturel devient prépondérante; on assiste, à partir des années 1500, à une mutation de l'Occident européen qui bouleverse sa structure et remet en cause ses fondements culturels. Sur le plan économique, la richesse bourgeoise fondée sur le capital mobilier va prendre peu à peu le pas sur la fortune foncière, apanage traditionnel de la noblesse terrienne. Certes, ces biens matériels continuent à se transmettre par héritage de génération en génération; mais, sur le plan intellectuel, les humanistes de la Renaissance (Pic de la Mirandole, Budé, Erasme, Rabelais, Montaigne) appliquent à l'étude des textes de l'Antiquité récemment redécouverts une méthode critique réfutant toute autorité intellectuelle, serait-elle celle de l'Eglise. La foi en l'homme est centrale chez ces penseurs : selon **Pic de la Mirandole**, la merveille en l'homme, c'est le *libre arbitre*, lequel fait choisir de privilégier les humanités antiques contre l'enseignement scolastique issu du Moyen-Age. L'autorité de l'Eglise catholique romaine est contestée par la Réforme protestante : **Luther** entreprend de traduire la Bible en allemand afin que tout fidèle puisse accéder personnellement à l'Ecriture sainte, et exerce son libre examen, loin des interprétations officielles héritées du Moyen-Age.

Sur le plan philosophique, la démarche radicale de **Descartes** est emblématique : faisant le bilan des savoirs acquis à la fin de ses études à l'éminent Collège de La Flèche, il ne trouve que des doctrines obscures et incertaines. Il décide alors de "ne plus chercher d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même ou bien dans le grand livre du monde", et emploie le reste de sa jeunesse à voyager. Il met en oeuvre un doute systématique et méthodique qui le conduit à la première vérité indubitable de son système : "je pense donc je suis". Il inaugure ainsi les *philosophies du sujet*, caractéristiques de la pensée moderne. Selon celles-ci, l'homme tient sa dignité de son statut de sujet, ce qui fait de lui la source unique du sens et des valeurs. Mettant en doute les connaissances transmises par les écoles, Descartes, en écrivant son *Discours de la Méthode* et ses *Méditations métaphysiques*, ne cherche pas à transmettre une connaissance qui ne serait qu'une opinion de plus; il cherche à proposer une méthode universelle qui permette à l'enfant de développer sa propre raison. Une idée qui revient constamment chez Descartes : mieux vaudrait ne rien savoir, plutôt que d'avoir des connaissances simplement reçues. Il écrit son *Discours de la Méthode* en Français "qui est la langue de [son] pays, plutôt qu'en latin qui est celle de [ses] précepteurs".

L'homme moderne a révoqué tout héritage. Pour être libre, il veut être l'auteur de lui-même. L'homme moderne n'a pas de père; il a eu des maîtres. Son drame est d'avoir été enfant. "Parce que nous avons tous été enfants avant que d'être hommes, et qu'il nous a fallu longtemps être gouvernés par nos appétits et nos précepteurs (...), il est presque impossible que nos jugements soient si purs ni si solides qu'ils auraient été si nous avions eu l'usage entier de notre raison dès le point de notre naissance et que nous n'eussions jamais été conduits que par elle." Descartes, *Discours de la Méthode*.

A partir du XVII^{ème} siècle, la pensée occidentale s'engage dans la voie d'une démarche rationnelle, scientifique et technique qui prend le contre-pied de l'attitude commandée par la foi et la Révélation. La philosophie des **Lumières** fait preuve d'une même méfiance envers la transmission. En témoigne la devise proposée par **Kant** dans son opuscule de 1784 *Qu'est-ce que les Lumières ?* : "sapere aude", "aies le courage de te servir de ton propre entendement". Il qualifie de "mineurs" ceux qui préfèrent rester sous la tutelle d'un autre, ou à qui "un livre tient lieu d'entendement". Emancipation et autonomie sont les maîtres-mots des hommes des Lumières. Ils rejettent toute soumission à des préceptes dont la seule légitimité vient de ce que la tradition les attribue aux dieux ou aux ancêtres. Ce n'est plus l'autorité du passé qui doit orienter les hommes, mais leur projet d'avenir.

La condamnation de la transmission est radicale dans l'*Emile* de **Rousseau** : selon lui l'enfant qui naît est encore à l'état de nature ; tout le travail de l'éducateur sera de faire en sorte qu'il apprenne ce qui sera nécessaire à sa vie future en s'éloignant le moins possible de cette pureté naturelle. Mieux vaut la pureté de l'ignorance que l'aliénation de la transmission. L'enseignant ne doit pas transmettre un savoir mais se faire l'organisateur de situations dans lesquelles l'élève construira son propre savoir. Rousseau critique radicalement les livres : "Point d'autre livre que le monde, point d'autre instruction que les faits".

La mise en cause de tout héritage est également radicale chez les **anarchistes** du XIX^{ème} siècle (Stirner, Bakounine, Proudhon) qui ne veulent "ni Dieu, ni maître", et chez les partisans de la Révolution qui veulent "du passé faire table rase".

L'héritage culturel est souvent dénoncé au XX^{ème} siècle parce qu'il est à la source de l'inégalité de la répartition du "capital culturel" dans la société contemporaine. Le concept sociologique de *capital culturel*, introduit par **P. Bourdieu**, désigne l'ensemble des ressources culturelles dont dispose un individu; il existe aux côtés du capital économique et du capital social; il se transmet par la famille et par l'école. La culture est un contenu dont on hérite sous la forme de savoirs théoriques mais aussi de manières de se comporter, de parler, d'entrer en relation; elle est un ensemble d'*habitus*, système de dispositions intériorisées qui orientent nos pratiques sociales et dépendent de notre classe sociale. Dans leur ouvrage de 1964, *Les héritiers*, **Bourdieu** et **Passeron** soutiennent la thèse que l'Ecole (ensemble des institutions scolaires et universitaires) n'est pas un appareil neutre au service de la culture, mais a un enjeu décisif dans la lutte des classes : les enseignants contribuent inconsciemment à transmettre et consacrer les valeurs et les normes de la classe dominante. L'égalité des élèves devant l'école est purement formelle car la culture de l'école, c'est la culture de l'élite, et, dans le jeu de la sélection, les enfants de l'élite, les héritiers de la classe dominante, sont nécessairement avantagés. Dans *La Reproduction*, ouvrage de 1970, les mêmes auteurs dénoncent la violence symbolique de l'éducation.

Enfin, dans ce rapide rappel historique, on ne saurait omettre le courant de la **Déconstruction** initié par **J. Derrida**. C'est par ce terme que celui-ci désigne et poursuit le projet heideggerien de destruction de la métaphysique occidentale. Certes, il ne s'agit pas de nier tout héritage, mais, pour le moins, de le repenser radicalement.

Cette mise en cause croissante de l'héritage culturel dans le dernier tiers du XX^{ème} siècle va de pair avec les transformations des systèmes éducatifs dans les années 70. La thèse de **M. Gauchet** dans son récent ouvrage *Transmettre, apprendre* est que nous sommes passés d'une société de tradition à une société de connaissance : "ce basculement s'est traduit dans l'ordre scolaire par la substitution d'un modèle centré sur l'acte d'apprendre à un modèle antérieur qui restait commandé, en dépit de toutes ses évolutions, par l'impératif de transmettre." Les pédagogies nouvelles refusent le cours magistral, la passivité de l'élève devant une parole d'autorité. L'autoritarisme est accusé d'effets néfastes au développement de la personnalité de l'enfant. L'individualisme se développant au détriment des valeurs collectives et sociales, le seul objet admissible de l'éducation est d'aider les enfants et les jeunes à devenir eux-mêmes.

C - Mais faut-il vraiment renoncer à tout héritage, refuser de transmettre ? Cette question en suppose une autre : le peut-on ? et la réponse à cette dernière question est négative. A preuve par exemple l'histoire vraie de l'enfant sauvage découvert à la toute fin du XVIII^{ème} siècle dans une forêt de l'Aveyron où il avait survécu sans le moindre contact humain. On espérait avoir enfin trouvé un exemple parfait de ce que serait l'homme à l'état naturel, préservé de toute éducation risquant de le pervertir. Mais ces espoirs sont déçus : l'enfant est décrit comme un humain "dégradé, deshérité". Jean Itard, qui entreprend de l'éduquer, comprend que "sans la civilisation, [l'homme serait] un des plus faibles et des moins intelligents des animaux" (*Mémoire sur les premiers développements de Victor de l'Aveyron*). Pour n'avoir bénéficié d'aucun héritage, l'enfant n'est pas resté plus proche de la nature. L'être humain est par nature un être de culture; c'est par la rencontre avec ce qu'autrui lui transmet que s'accomplit son humanité.

Comme l'explique **H. Arendt** dans *La crise de l'éducation* "Les parents n'ont pas seulement donné la vie à leurs enfants, ils les ont en même temps introduits dans un monde. En les éduquant ils assument la responsabilité de la vie et du développement de l'enfant, mais aussi celle de la continuité du monde. (...) De toutes façons, vis-à-vis des jeunes, les éducateurs font ici figure de représentants d'un monde dont, bien qu'eux-mêmes ne l'aient pas construit, ils doivent assumer la responsabilité. (...) Le conservatisme pris au sens de conservation est l'essence-même de l'éducation qui a toujours pour tâche de protéger quelque chose - l'enfant contre le monde, le monde contre l'enfant, le nouveau contre l'ancien, l'ancien contre le nouveau (...) C'est justement pour préserver ce qui est neuf et révolutionnaire dans chaque enfant que l'éducation doit être conservatrice; elle doit protéger cette nouveauté et l'introduire comme un ferment nouveau dans un monde déjà vieux. (...) Le rôle de l'école est d'apprendre aux enfants ce qu'est le monde et non pas de leur inculquer l'art de vivre (...) Dans le monde moderne le problème de l'éducation tient au fait que par sa nature même l'éducation ne peut faire fi de l'autorité ni de la tradition, et qu'elle doit cependant s'exercer dans un monde qui n'est pas structuré par l'autorité ni retenu par la tradition".

Cette introduction de l'enfant dans un monde passe en premier lieu par l'acquisition du langage, et celle-ci ne peut se faire que si d'autres lui parlent pour lui transmettre leur langue. C'est à partir de cette langue dite maternelle que l'enfant pourra ensuite, de son propre chef ou par l'intermédiaire de l'école, accéder à d'autres langues. Certes toute langue comporte des règles auxquelles il faut se soumettre, les mots qui la constituent sont communs, ce sont les mots des autres, mais ils sont nécessaires pour penser. Ainsi l'altérité est inscrite à la racine de l'idée la plus personnelle.

D'une façon générale, même si la transmission de notre héritage culturel est toujours mise en question, elle n'en continue pas moins de fonctionner, sans que ses agents en aient toujours conscience. Le XXème siècle a fourni à la fois les penseurs de la contestation de l'héritage et ceux qui en ont montré l'importance et souvent le caractère inévitable. Qu'il s'agisse des découvertes de biologie sur l'hérédité ou des travaux de psychologie et de sociologie sur la transmission, personne avant Freud et la psychanalyse n'avait autant insisté sur l'importance de la relation aux parents dans la construction de la personnalité.

Les familles souhaitent toujours transmettre à leur descendance leurs biens matériels mais répugnent souvent à transmettre le reste, en particulier ce qui vient du passé et de la tradition parce que tout ce qui est de l'ordre des contraintes imposées par la vie sociale est disqualifié. Mais ils transmettent au moins, sans toujours s'en rendre compte, l'injonction à se choisir, à être soi. Comme le montrent plusieurs travaux récents de sciences humaines, les familles lèguent aussi d'autres réalités existentielles : psychiques, morales et cognitives. La croyance religieuse est devenue plus affaire de choix personnel que de transmission, mais les familles, soit délibérément, soit par une sorte de "persuasion clandestine" transmettent toujours à leurs enfants les priorités et hiérarchies de valeur qui confèrent du sens à leur propre vie.

Même si les expressions "maître d'école", "maître à penser" n'ont pas bonne presse, il est une forme d'héritage qui perdure et qui continue d'obtenir la reconnaissance de ceux qui en bénéficient, c'est celle qui s'opère dans la relation *maître /disciple*. Elle a lieu dans les domaines les plus variés mais qui tous font appel à un savoir-faire spécifique auquel le néophyte doit être initié, qu'il s'agisse des métiers de l'artisanat ou de ceux des pratiques artistiques de création ou d'interprétation. Qui n'a pas entendu parler des master-classes données par certains grands interprètes du piano, du chant ou du théâtre, ou de l'exposition parisienne intitulée "Picasso et les maîtres" ? Voir sur ce thème le livre de **G. Steiner** "*Maîtres et disciples*".

A ces transmissions "verticales" (de génération en génération), plus ou moins conscientes et volontaires s'ajoutent, depuis l'arrivée des médias numériques, l'échange "horizontal", les rapports de mutualité, devenus les plus recherchés. On peut penser que le déploiement sans précédent des réseaux de communication et des médias de masse permettant une transmission entre pairs expliquerait l'affaiblissement de la transmission verticale opérée par les adultes. Une chose est sûre : il est urgent de penser et repenser les modalités de l'héritage culturel et de la transmission à l'heure d'Internet. Voir sur ce sujet les travaux de *médiologie* de **R. Debray**.

A l'issue de ces analyses, deux idées se dégagent :

1 - il est impossible dans un monde humain de se passer d'héritage. Celui-ci n'est pas par essence contraire au progrès et à l'innovation; il en est même la condition.

2 - Mais il peut s'y opposer et n'être qu'un fardeau s'il n'est pas voulu par celui qui transmet, ni consenti par celui qui reçoit. **H. Arendt** commence la préface de *La Crise de la Culture* par cet aphorisme de **R. Char** : "Notre héritage n'est précédé d'aucun testament". Elle le commente ainsi : "Le testament, qui dit à l'héritier ce qui sera légitimement sien, assigne un passé à l'avenir. Sans testament ou, pour élucider la métaphore, sans tradition - qui choisit et nomme, qui transmet et conserve, qui indique où les trésors se trouvent et quelle est leur valeur - il semble qu'aucune continuité dans le temps ne soit assignée et qu'il n'y ait, par conséquent, humainement parlant, ni passé ni futur, mais seulement le devenir éternel du monde et en lui le cycle biologique des êtres vivants. (...) Le "Notre héritage n'est précédé d'aucun testament" de Char sonne comme une variation du "Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres" de Tocqueville".

Pour ces héritages "précédés d'aucun testament", les héritages "toxiques", les "dettes" transmises (qu'elles soient individuelles, de type vendetta, ou collectives comme le colonialisme, les déchets nucléaires ou la destruction de l'environnement) de graves et urgentes questions se posent : que faire ? Peut-on les refuser ? Comment les assumer sans tomber dans la culpabilité ?

Présenté par l'Association du Forum Philo Le Monde Le Mans

Le 27/09/2016